

L'éclaireur
Mars – Avril 2016



N°3

Les articles décrivent uniquement l'avis personnel des auteurs.

Ce journal communiste est le brise-glace qui va frayer la voie aux idées nouvelles.

L'édito

Brouillard de guerre

« *Tout l'art de la guerre est de deviner ce qu'il y a de l'autre côté de la colline.* » - Wellington

L'époque actuelle est propre à l'aveuglement. Le futur n'a jamais semblé aussi incertain. Au point que beaucoup l'ignorent, se désintéressent de lui et s'inventent une vision fautive de l'avenir, ou bien apocalyptique, ou bien rassurante et confortable.

La pensée commune n'a jamais été aussi loin de deviner ce qui attend l'humanité. Et pour cause, l'homme s'habitue peu à peu au chaos au point de croire qu'il est une chose banale. Sans comprendre que nous sommes dans un processus, que l'effondrement n'est pas un événement ou une date, mais bien un chemin long et camouflé.

Ainsi nombre d'événements, eux bien visibles, se produisent, manifestations tangibles de ce processus. Les attentats, les krachs boursiers, les guerres, tout cela se produit sans que la plupart des gens aient pu le prévoir.

Dans notre époque peu propice à l'action révolutionnaire, la tâche des marxistes n'est pas seulement d'étudier l'histoire. La tâche des marxistes est aussi de scruter le futur, de prédire, de

comprendre les choses avant qu'elles ne se produisent.

Les crises, les attentats, les guerres, les effondrements, etc. Ne sont pas des phénomènes aléatoires, qui tombent du ciel, ou presque «météorologiques». Le hasard n'existe pas. Et celui qui sait analyser correctement les lignes de forces de notre monde mouvant, pourra, au-delà du superflu, percevoir ce que l'avenir nous réserve, sa mécanique implacable.

Ainsi, à l'heure où nous parlons, nous pouvons prédire l'effondrement du système économique imminent, la ponction des comptes en banque en France qui provoquera la colère des classes moyennes et l'éviction de François Hollande, des attentats de diversion, la victoire du front national aux élections législatives anticipées, son échec à gouverner et l'effondrement de l'union européenne ainsi que de l'euro. Précédent, inévitablement, celui du dollar.

Tout cela va-t-il vraiment se produire ? Seul le temps jugera. Il jugera ainsi la qualité de nos analyses, plus que celles de nos prédictions. Le temps est seul juge.

A chacun de savoir s'il fait assez confiance en sa prévision du futur, c'est à dire en sa propre analyse, pour agir en conséquence.

Au sommaire :

- | | |
|--|---------------|
| * Édito – Brouillard de guerre | Page 2 |
| * Oppression et victimisation,
Partie I : « faire pression » | Pages 4 à 11 |
| * Oppression et victimisation,
Partie II : l'idéologie de la
victime | Pages 12 à 17 |
| * L'avenir du travail : constat
et stratégie | Pages 18 à 27 |
| * Les pays semi-impérialistes
semi-compradores | Pages 28 à 37 |

Bonne lecture !

Oppression et victimisation,

Partie I : «faire pression»

Dans le contexte de décomposition sociale et idéologique de notre époque, l'extrême gauche est particulièrement pourrie. Le post-modernisme et la négation de toute théorie sont des tares particulièrement tenaces. Il convient de démontrer leur fausseté et leur inclinaison petite bourgeoise malsaine.

« Pourquoi n'aurait-on pas 50% d'hommes et 50% de femmes dans la SS et les gardiens de camps de concentration ? »

Comme nous l'avons montré dans L'éclaireur n°2, l'extrême gauche est profondément petite bourgeoise. Elle est la classe moyenne qui décline, très implantée dans le milieu étudiant philistin. Son obsession tient une phrase : sauver sa peau. Elle veut sauver sa peau en tant que classe moyenne et rien d'autre. Nous allons démontrer comment elle

use et abuse d'idéologies réactionnaires pour arriver à ses fins.

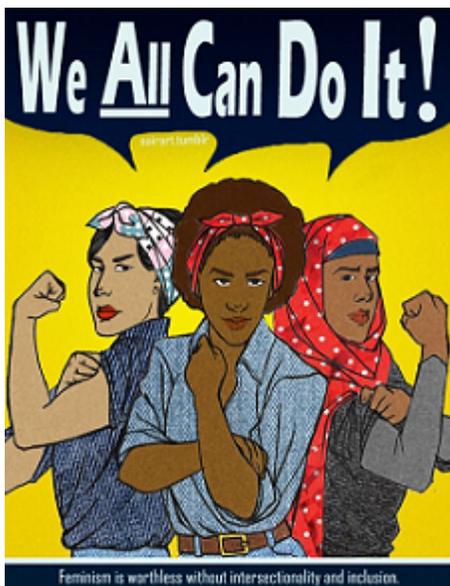
1. "Tout ce qui bouge est rouge"

La stratégie de l'extrême gauche consiste à faire pression sur la bourgeoisie pour lui "faire peur" et obtenir des compromis en échange. C'est une politique de chantage qui n'est pas sans rappeler les conflits enfants-parents que devaient avoir nos amis petits bourgeois étudiants dans leur plus jeune âge. Il n'échappera à personne que chez ces révolutionnaires d'ultra-gauche, il n'est pas rare de trouver papa-maman cadre, médecin ou intellectuel de la bourgeoisie. (C'est d'ailleurs toute l'histoire de mai 68)



Pour exercer ce chantage infantile, nos amis petits bourgeois sont obligés de faire appel à d'autres classes. Ils cherchent à mobiliser d'autres

couches sociales pour les engager dans leur entreprise de chantage. Ainsi, ils s'adressent à tous les "dominés", les "opprimés" et leur intiment l'ordre de secouer leurs "chaînes" pour terroriser l'ordre bourgeois et le faire cracher des compromis. (on est donc bien dans une menée réformiste et non pas révolutionnaire) Ainsi la classe moyenne espère-t-elle échapper à son inévitable déclin et sauver ses fesses, que l'évolution du capitalisme est en train de griller. Ainsi donc l'extrême gauche cherche-t-elle des soutiens dans la "jungle" des innombrables "opprimés" : "racisés" des quartiers, femmes subissant le "joug du patriarcat", gays, etc. jusqu'au monde ouvrier ou paysan.



Le féminisme incarne parfaitement la dialectique de l'oppression-victimisation avec toujours le réformisme bourgeois en bout de course.

Or, faut-il une once de bon sens pour faire s'écrouler cette théorie des "oppressions". Commençons par le féminisme. N'y a-t-il rien de contradictoire dans le fait de soutenir les bourgeoises féministes alors qu'elles-mêmes, en bonne bourgeoises, emploient des esclaves domestiques parmi lesquels on trouvera sûrement d'autres femmes ? Et que dire des "mâles hétéro blancs" ou "mâles hétéros machistes" musulmans, grand oppresseurs, et accessoirement ouvriers "opprimés" également, par le capitalisme ?

Les féministes n'ont de cesse de se plaindre du manque de femme dans les conseils d'administration des grandes entreprises. Comme les «empêcheuses de tourner en rond» qui se félicitent que des Thatcher ou Lagarde accèdent à des postes d'habitude réservés aux «mâles hétéro blancs de plus de 50 ans». L'extrême gauche n'a de cesse de soutenir les bourgeoises cadres, toujours sous le prétexte de lutte contre les «oppressions», toujours dans cette même perspective réformiste.

Dans la perspective de nos chers amis philistins, il aurait été tout à fait légitime de soutenir par exemple les femmes qui auraient voulu entrer dans la SS à l'époque des nazis ? Après tout, c'est une terrible oppression que les femmes se contentent de balayer les cadavres, pourquoi

n'aurait-on pas 50% d'hommes et 50% de femmes dans la SS et les gardiens de camps de concentration ? Et pourquoi le führer ne serait pas une femme ? Pourquoi pas une führerin ? Hein ?

Mais cela, nos amis philistins en rigolent bien ! Point de contradiction là-dedans ! Pour eux, tout n'est qu'oppression qu'il faudrait faire disparaître (et comment on se demande bien ?). Et toujours dans une optique réformiste, nos ultra-révolutionnaires d'ultra-gauches se mobilisent pour "défendre les pauvres opprimés" (du monde entier si possible) : l'arabe ou la bourgeoise féministe qui veut être CSP+, etc. Toujours dans cette même sale perspective réformiste imbue d'idéologie de la réussite, d'égalité des chances et de méritocratie bourgeoise. (voir L'éclaireur n°2 - L'idéologie de la Réussite). Pour eux, les oppressions, c'est la seule chose qui compte, et ça se cumule, ça n'entre pas en contradiction ! Ainsi, la femme lesbienne "racisée" immigrée est le summum de l'oppression, le combo parfait. Alors que le mâle blanc hétéro est l'opresseur raciste et machiste par excellence. Bienvenue à boboland (ou gogoland ?), merci de bien vouloir laisser votre cerveau à l'entrée.

La théorie des oppressions ne se base pas sur une analyse de

classe qui elle même est sérieuse par son rapport au réel, à l'économie. Les femmes, les gays, les arabes ou les noirs, ça n'est pas une classe sociale. Nos amis petits bourgeois sont donc bien embêtés et préféreront mettre en avant les merveilleuses femmes kurdes féministes qui se battent contre l'obscurantisme et le machisme que la bourgeoise qui fait des tracts féministes entre deux week end à Courchevel.

« Les vrais marxistes considèrent la société sous l'angle des antagonismes de classe et économiques qui sous-tendent tout le reste »

Le marxisme n'est pas une théorie des "oppressions". Le marxisme ne nie pas les rapports de domination. Mais pour le marxisme, toute chose a un aspect positif et un autre négatif. Nos amis philistins ne peuvent concevoir une telle contradiction et s'attachent donc uniquement au côté qui les intéresse, le côté négatif. Le reste (c'est à dire l'essentiel), ne les intéresse pas. Et si nos amis petits bourgeois se revendiquent de temps en temps de Marx (ou du moins du résumé du bouquin écrit par quelqu'un qui a entendu parler d'un résumé de Marx), c'est uniquement pour donner un cachet de "sérieux" à leur coquille vide intellectuelle.

Le marxisme est une science et une discipline rigoureuse à mille années lumières de l'inconsistante idéologie petite bourgeoise d'extrême gauche. L'exploitation des travailleurs est très différente des prétendues "oppressions" dont on parle. Les petits bourgeois ne veulent pas voir la différence. Alors que les vrais marxistes considèrent la société sous l'angle des antagonismes de classe et économiques qui sous-tendent tout le reste. Nos amis petits bourgeois voient le monde comme des "oppressions", des idées mauvaises qui nous "opprimeraient". Ils sont idéalistes et non pas matérialistes. Pour eux, l'ouvrier ou le misérable exploité au travail est semblable à la femme qui est payée 20% de moins qu'un homme au même poste. Ils ne connaissent rien aux concepts de force productive, de baisse tendancielle du taux de profit, etc. Ils ne voient pas que le système s'inscrit dans un processus, avec un passé et un futur, une accumulation de forces productives et une évolution du capitalisme. Et nous aurons l'occasion de le démontrer plus tard.

2. Déclin et réaction

La conséquence de cette bêtise d'extrême gauche, c'est un positionnement totalement réactionnaire et myope face à l'avenir. La petite bourgeoise mobilise en réalité tout ce qui est en déclin et réactionnaire. (Ce qui la met d'ailleurs en concurrence avec le front national et ses proches organisations, voir l'Éclaireur n°2 - Pourquoi l'extrême gauche va dans le mur) Elle ne voit pas venir la disparition du travail, des métiers et des secteurs actuels : ouvriers, industrie, etc. Elle s'accroche à des représentations passées et surannées. Toujours dans cet esprit réactionnaire d'arrière-garde. De la même manière elle n'avait pas vu venir le déclin de la paysannerie et elle ne conçoit pas la fin des emplois du tertiaire (où travaillent sans doute papamaman). A cause du remplacement du travail humain par celui des machines (hier dans l'agriculture et l'industrie, dans tous les secteurs aujourd'hui grâce aux intelligences artificielles, algorithmes, robots, etc...). Une fois encore le concept de force productive est absent faute de tout travail théorique sérieux (obstination à l'agitation stérile désespérée et sans horizon plutôt qu'au travail théorique d'anticipation fécond et porteur d'avenir).

Elle ne voit pas la disparition du travail humain, de pans entiers

de la société actuelle, sur laquelle elle s'appuie justement. Et en plus elle n'assume même pas son côté réactionnaire, elle ne vaut pas mieux que le front national, qui lui au moins assume.



La manif pour tous, mouvement symétrique à l'extrême gauche post-moderne, qui n'a fait qu'inverser la grille de lecture des «oppressions».

Contrairement à ce qu'elle croît et à ce que croient ses adversaires ouvertement réactionnaires, il n'y a pas de véritable opposition entre le post-modernisme et le traditionalisme catholique par exemple, comme on l'a vu au moment du mariage pour tous. C'est un leurre. Ces des mouvements se complètent l'un l'autre et se renforcent faute d'une vraie réponse communiste et matérialiste forte qui entraîne les vrais partisans du progrès dans son camp. Par exemple, pourquoi ne pourrait-on pas parler d'oppression des hommes par les femmes ? Finalement la vague de racisme, d'anti-féminisme ne fait-elle pas que récupérer les outils idéologiques de la petite bourgeoisie d'extrême gauche pour insister

sur les prétendues oppressions ? Ainsi on aurait du racisme anti-blanc et une oppression des hommes par les femmes. Cette inversion du discours gauchiste est en fait un très bon révélateur de l'absence de contenu sérieux. L'essentiel étant de se poser en victime d'une oppression et d'essayer d'entraîner des masses désemparées dans une lutte stérile.



Le mouvement Charlie et les mouvements pour ou contre le voile islamique par exemple, montrent parfaitement à quel point selon qu'on choisit tel ou tel oppresseur / opprimé, une personne peut être cataloguée comme victime ou oppresseur et être tantôt sanctifiée comme martyr ou insultée comme obscurantiste et fasciste. C'est aussi le sort qu'a connu la classe ouvrière aux yeux de l'extrême gauche, et on pourrait dire la même chose de tous les prétendus opprimés. Il n'y a là en réalité que néant. Cette théorie

des oppressions se fait pulvériser par le bon sens en un instant et ne résiste pas à la critique, pas plus que le vampire à la lumière du jour.

3. Au sujet du racisme : un exemple typique

Pour nos amis philistins, rien de plus normal que l'anti-racisme. Analysons en quoi consiste la position des racistes et montrons que la position des anti-racistes est du racisme dissimulé sous des pseudos valeurs morales.

« Le petit bourgeois d'extrême gauche [...] ne voit la société qu'à travers le spectre du rapport "enfant-parent" »

Pour les racistes, et plus précisément les suprématistes blancs par exemple, les caractéristiques des peuples sont intrinsèques à leurs gènes. Si par exemple l'occident est en avance technologique ou civilisationnelle, c'est parce qu'il est intrinsèquement supérieur. Que répondent les anti-racistes ? Pour eux, oui les peuples étrangers nous sont inférieurs "culturellement" mais c'est donc à nous ou bien élever" à notre niveau pour qu'il n'y ait plus d'inégalité. Ou bien d'effectuer

un "métissage" et un "mélange" sans tenir compte justement de cet aspect culturel. Enfin l'extrême gauche voit dans l'immigration un formidable moyen d'amasser des "opprimés" sur son territoire pour faire pression sur la bourgeoisie, bien qu'elle commence à se rendre compte que la concurrence sur le marché du travail commence à toucher ses secteurs économiques. Ces étrangers barbares sont donc juste "arriérés" culturellement (islam, barbares en tout genre, tribus africaines ou indigènes, même si c'est faux). Et il faut donc lutter contre une "oppression" obscurantiste (mais d'où vient-elle exactement ? ça on l'ignore, on sait juste que c'est le mal).



Jules Ferry incarne parfaitement l'idéologie «anti-raciste» de gauche, qui disait : «Il faut dire ouvertement que les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures. Je répète qu'il y a

pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures.»

Pour nous marxistes, racistes et anti-racistes sont réactionnaires et anti-matérialistes. Ils nient le concept de développement inégal des forces productives selon lequel l'accroissement du capital tend à créer des pôles où le capital est concentré et se développe en contradiction avec de grandes zones à la marge. (On notera que le racisme / anti-racisme envers les immigrés est le même qu'avec les "ploucs" venant en ville au siècle dernier).

Pour nous donc, la société n'est pas juste ce qu'elle est en "photographie". Elle est un processus permanent, avec des accumulations et des sauts (et a donc un passé, un héritage). Quand un ouvrier fabrique une chaise, le petit bourgeois d'extrême gauche offusqué voit une oppression du capitalisme. Il ne voit la société qu'à travers le spectre du rapport "enfant-parent", "opprimé-opresseur". Il s'attache à la dimension négative pour mieux masquer son incompréhension du processus positif qui est à l'œuvre dans le capitalisme. (Note : les petits bourgeois d'extrême gauche refusent catégoriquement l'idée qu'une chose peut être positive et négative à la fois). Pour nous marxistes, ce qu'on voit quand l'ouvrier fabrique la chaise, c'est un travailleur qui a dans sa tête

le savoir qui lui permet d'effectuer la fabrication de la chaise. On regarde aussi toutes les machines qu'il utilise pour son travail, c'est à dire du travail "mort" et accumulé, du capital fixe, la force productive.



Le petit bourgeois philistin ne comprend pas ce concept de capital et d'accumulation. Il ne voit que des rapports dominants-dominé, oppresseur-opprimé sans voir les forces matérielles qui sous-tendent ses rapports. La dialectique est niée. La petite bourgeoisie d'extrême gauche voit le concept d'oppression là où les vrais marxistes voient un système inscrit dans un processus historique. Système qui est mu par des lois implacables et scientifiquement établies dont le sort est prédictible et non pas aléatoire et imprévisible, comme ils se l'imaginent. De toute façon, pour eux, tout est toujours pareil, et peu importe l'époque, ce n'est qu'une lutte entre des opprimés et des oppresseurs en dehors de toute contexte. Il suffit de voir pour cela leur incompréhension totale de l'URSS qui n'est pour

elle qu'un capitalisme d'état et donc nécessairement "mal". Ou tout juste tolérée historiquement comme contre-poids international à l'hégémonie américaine. Ils regardent la chose en elle-même comme si cela suffisait, comme si le processus historique n'existait pas, comme si tout se valait.

Pour revenir au sujet du racisme, les peuples arriérés ne sont donc pas inférieurs à nous, ni sur le plan génétique, ni sur le plan culturel. Leur culture est simplement celle d'un monde différent et qu'il faut appréhender comme tel dans son mouvement général au lieu de le nier de façon cosmopolite. Le marxisme n'est pas une résistance aux "oppressions" mais une vision du monde à part entière dont on ne devrait pas s'enticher pour lui faire dire son contraire.

Oppression et victimisation

Partie II : l'idéologie de la victime

Dans la continuité de la première partie de cet article, nous allons montrer pourquoi le concept d'oppression est la matrice de l'idéologie dominante et comment l'idéologie de la victime en est la formulation classique.

1. L'idéologie de la pleurniche

La religion chrétienne enseigne qu'il faut être du côté du faible et de la victime. Nous allons montrer comment la bourgeoisie utilise ce biais idéologique pour justifier sa domination.

Être une victime c'est bien, ça donne tous les droits. Ça justifie tout, ça donne de la légitimité à tout et n'importe quoi. En réalité les actes ignobles du système ne peuvent trouver une justification en eux-même au nom d'un projet positif. Ils se justifient donc toujours négativement par une dialectique de la guerre juste, de l'excuse (pour les uns mais pas pour les autres !). Ainsi ne compte-t-on pas les communautés ou états qui justifient leurs actions illégitimes

par une cause morale juste, une excuse de légitime défense, de "guerre défensive", etc. Cela explique l'immense succès historique des attentats sous faux drapeau qui consistent, pour un état, à se frapper lui-même sous le masque d'un prétendu ennemi pour justifier en fait une agression. L'idéal étant bien sur quand l'ennemi attaque de lui-même (Pearl Harbor par exemple), et qu'il n'y a pas besoin d'organiser l'attentat avec les services secrets (11 septembre ou attentats de Paris par exemple). Hitler lui-même n'a-t-il pas fait incendier le Reichstag pour accuser les communistes et les faire interdire ? Ou l'attaque de l'URSS n'était-elle pas présentée comme une guerre défensive juste (alors qu'elle est explicitement une guerre de conquête et d'extermination si on lit mein kampf).

« Les actes ignobles du système ne peuvent trouver une justification en eux-même

au nom d'un projet positif »»

Dans cette logique de légitime défense, on trouve bien sur l'exemple de la shoah et des six millions de morts qui "justifient" l'apparteid et la colonisation des terres palestiniennes. La shoah est le modèle idéologique de l'idéologie de la victime. Un exemple plus proche de nous est

le meurtre de son mari par Jacqueline Sauvage. On est toujours dans cette même dialectique de la défense légitime ou de la violence légitime, agitée par des lobbys ou des communautés si ce n'est des états. Cela bien sur semble tout à fait "légitime". Pourtant n'est-ce pas là exactement le même argument que les terroristes du bataclan qui ont dit "c'est pour la Syrie" ? Toujours dans cette continuité de l'idéologie de la victime. On retrouve exactement le même argument chez les nazis, concernant la prétendue oppression du peuple Allemand par les juifs (qui "justifieraient" donc ce qui leur a été fait).

« Tous ne savent que se présenter en victime, surtout lorsqu'il s'agit en fait d'être les bourreaux »

Bien sur nos bourgeois seront offusqués qu'on fasse de "telles comparaisons". Ils trouveront ces parallèles odieux et scandaleux ! Ce serait insulter les victimes et ne pas les respecter ! Ce serait cracher sur elles ! Alors que se faire du beurre sur le dos des victimes en vendant des journaux, en faisant de l'audience, en profiter pour justifier des interventions militaires criminelles ou des lois répressives, ça c'est respecter les victimes ! Les victimes des attentats de Paris auraient aussi

sans doute été heureuses d'apprendre qu'elles ont aidé à la ré-élection d'un politicien ou deux... Bref, prendre du recul sur les événements et affirmer la réflexion au lieu de l'émotion, c'est pour nos bourgeois une insulte. Au point qu'il est déjà presque interdit de remettre ne serait-ce qu'un tant soit peu en cause le discours officiel sur tous ces sujets. Au nom de la liberté d'expression cela va de soi ! Pensez-vous... Alors nos amis bourgeois sont choqués ? Grand bien leur fasse. Ils sont les seuls à insulter les victimes. La langue retourne toujours à la dent qui fait mal...



«L'oppression communiste», autre grand poncif de l'idéologie de la victime, avec le culte des prétendus «cent millions de morts», etc.

S'attaquer à l'idéologie de la victime, c'est toucher à leur religion et à leur légitimité (qui ne se définit que négativement). Tous ne savent que se présenter en victime, surtout lorsqu'il s'agit en fait d'être les bourreaux. Que ce soient les capitalistes terriblement "oppressés par la paperasse et le code du travail" par l'idéologie dominante que

serait le marxisme, ou les bourgeoises "harcelées dans le métro", ou les universitaires "oppressés par le néo-libéralisme", on aura tout vu. Bref, c'est un positionnement toujours en négatif. C'est la raison pour laquelle on ne peut jamais parler des juifs sans parler de la shoah ou des arméniens sans parler du génocide, ou des vendéens, etc. Les pleurnicheurs eux-mêmes s'intéressent-ils vraiment aux victimes, à l'histoire positive de ces peuples, à leur culture, à leur apport dans la civilisation ? Non, certainement pas. Ils ne se définissent qu'en creux, comme victime "opprimée", ils ne peuvent exister sans cette souffrance passée ou présente qui excuse tout et n'importe quoi. De même, les féministes ne s'intéressent pas vraiment à l'histoire réelle de la place des femmes dans la société. Elles n'existent que sous le prisme de leur prétendue "oppression" et font feu de tout bois pour continuer à exister sous cet angle : prétendu sexisme, ou harcèlement dans la rue, etc.

L'idéologie de la pleurniche, c'est un mode de vie. Et pourtant bien des peuples qui ont souffert ne se plaignent pas ou n'agitent pas le drapeau de leur souffrance pour légitimer des actes plus ou moins odieux. A-t-on jamais entendu le Japon utiliser le traumatisme de la bombe atomique pour justifier quoi que ce soit ou se plaindre ? Que dire

des Vietnamiens, avec plusieurs millions de morts et l'agent orange qui a détruit leur écosystème ? Les Russes demandent-ils des compte pour les 25 millions de morts qu'ils ont subi lors de la seconde guerre mondiale ? Non. Pourquoi ? Parce qu'alors que les uns se complaisent dans une position victimaire, les autres voient leur souffrance comme une étape dans un processus historique positif. Et la fierté est celle des héros ou des bâtisseurs, non pas celle des morts. Ce ne sont pas les cadavres qui sont célébrés.



Le «harcèlement» sexiste, grande préoccupation du gouvernement en ces temps de crise aggravée et de chômage de masse.

Et alors que les uns ont droit à l'excuse victimaire, d'autres n'y auraient pas droit ? Ainsi le viol

des allemandes à Berlin en 1945 est tout fait inexcusable. Exactement de la même manière qu'on est intransigeant avec des petits voyous de banlieue, avec des états comme la Corée du Nord ou la Syrie, mais on ne trouve aucune épine dans le pied de nos amis Saoudiens ou de nos propres "démocraties", très respectueuses des droits de l'homme. L'idéologie de la victime est aussi une idéologie du deux poids de mesures systématique, c'est une idéologie de la mauvaise foi permanente et tous les morts ne se valent pas. Bien sur nulle intention ici de soutenir la concurrence victimaire, bien au contraire. Il s'agit de remettre les choses à leur place.

On se scandalise beaucoup pour certains morts, pour certains millions de morts, et d'autres pas du tout. C'est quand ça nous arrange. Le rapport victimaire à la mort est typiquement petit bourgeois occidental fragile qui se croît universel. Celui de l'individu qui se croit éternel et tout puissant. Et surtout dans notre période de déclin, la peur de la mort et de la disparition en général tétanise nos chers petits bourgeois. Alors même que les hindous, les bouddhistes ou les athées mongol, etc. ont un rapport complètement différent à la vie, à la souffrance et à la mort. Notre pleurniche occidentale n'a rien d'universelle.

« L'idéologie de la victime est aussi une idéologie du deux poids de mesures systématique, c'est une idéologie de la mauvaise foi permanente et tous les morts ne se valent pas »

Et typiquement dans cette valse hypocrite, on trouve en tête les "attentats" avec ce florilège d'émotions hollywoodiennes, en carton. Où tout le monde est obligé d'être vraiment très ému. Et par exemple on trouve le moyen de se faire déplacer tous les chefs d'état de la planète pour 17 morts (attentat de Charlie). C'est que toutes les vies ne se valent pas... L'occidentalo-centrisme insupportable ne suffisant pas à expliquer cela, on remarquera aussi que les "je suis charli-stes" sont généralement les mêmes bourgeois ou petits bourgeois qui auraient pu se trouver à cet endroit, ou au bataclan le soir de l'attentat. C'est surtout la trouille qui parle, pas la liberté d'expression ou la démocratie. Ceci explique cela... Pleurniche sélective, hypocrisie et silence total sur l'avion Russe abattu au-dessus de l'Égypte ou de l'attentat au Liban ou globalement les innombrables personnes qui meurent chaque jour depuis des lustres (intentionnellement ou non), dans l'indifférence la plus totale !

On est là typiquement dans le subjectivisme petit bourgeois occidental pseudo-compassionnel insupportable.



Des bombardiers américains larguant de l'agent orange au dessus de Vietnam pour déforester en masse avec de graves conséquences sur la santé, ajoutant aux centaines de milliers de morts de la guerre. Très peu d'associations et de campagnes dédommagement ont eu lieu.

2. Lutte des classes ou pleurniche réformiste

A la tête de ce mouvement de pleurniche, on trouve bien souvent nos amis petits bourgeois d'extrême gauche, étudiantins ébouriffés. Ils appliquent à merveille la dialectique de la victimisation pour justifier tout et surtout n'importe quoi. Dans la logique des "minorités opprimées", voici les "jeunes". Catégorie aussi vide de sens que "femme", "noir" ou "blanc" car tout autant traversée par l'antagonisme de classe, au cœur de toutes nos sociétés

contemporaines.

On en arrive au grand n'importe quoi petit bourgeois post-moderne "de gauche" (évidemment de gauche, mais de droite ça marche aussi). En effet on peut comprendre l'opposition "blanc-noir" ou même "homme-femme", mais que dire de l'opposition "jeune-vieux" ? Comme s'il y avait des jeunes contre des vieux ? Ah oui vraiment ? Alors même que justement ce qui est censé être la jeunesse est en fait mourant socialement et donc réactionnaire et "vieux", pourri (il suffit de voir la jeunesse actuelle pour constater le pourrissement total et la décadence profonde de la société dans son ensemble).

« Il est impossible de mener des aveugles sur un champ de bataille »

On en arrive à la victimisation ultime, celle des "victimes" sans bourreau, victimes de quoi on ne sait pas. Typiquement dans la logique bourdieusienne selon laquelle "les dominants subissent les effets de leur propre domination". On se retrouve là dans une démarche idéaliste où le problème ne vient même plus de groupes sociaux identifiables mais "d'idées mauvaises", ou de "gourous", pourquoi pas d'un esprit malin qui nous hanterait ? Ou encore le "totalitarisme", ou la "modernité" ? (Concepts creux

et vides de sens)

Non. Affirmer la lutte de classes, c'est rejeter l'idéologie bourgeoise et commencer par dire que non, la bourgeoisie n'est pas supérieure culturellement. Il suffit de voir sa décadence, sa laideur. Il faut rejeter l'idéologie bourgeoise non parce qu'elle est "mal" mais parce qu'elle est son outil de domination et qu'il est impossible de mener des aveugles sur un champ de bataille.

Bien sur les oppressions existent, mais la seule solution globale positive est le communisme. C'est justement ce que sont incapables d'assumer tous les anti-racistes / sexistes et autres. Ils cherchent à aménager le système actuel, ils exigent un « changement de mentalités ». Le communisme n'est pas un changement de mentalités, c'est un changement radical, de l'homme lui-même, qui ne saurait tolérer évidemment les oppressions. Qu'elles soient l'oppression d'une nation sur une autre, d'une prétendue ethnie sur une autre, etc.

Le communisme n'est pas une idéologie de la victime mais le résultat d'un processus historique et donc un projet politique à la fois négatif (comme négation du capitalisme) et positif, comme réalisation concrète d'une société nouvelle. Voilà pourquoi l'idéologie de la victime est réactionnaire et anti-matérialiste.

Elle détourne les masses de la vraie compréhension du monde et de l'histoire.

Tout communiste doit intégrer cela : un peuple soumis à la dictature de l'émotion, un peuple qui pleure sur commande, un tel peuple immature politiquement, ne saurait être libre, ni capable ou même digne d'une révolution. Il n'est pas étonnant qu'un tel peuple soit incapable de prendre son destin en main.

L'avenir du travail : constat et stratégie

S'il est bien un sujet dans l'ère du temps, c'est le travail. Les contradictions immenses du système capitaliste mettent à mal l'idéologie du travail. Alors que le communisme est la solution logique pour l'humanité, nous verrons comment le décalage entre l'état des forces productives et la conscience générale mène à une impasse majeure du système dans son ensemble. Mais nous offre également une opportunité historique que refuse de voir l'extrême gauche, totalement réactionnaire et petite bourgeoise.

« La valeur a en réalité aussi un versant négatif, dominant, qui est la valeur comme rareté, comme négation de l'abondance »

1. Travail et valeur

La valeur sera le point de départ de notre réflexion. Qu'est-ce que la valeur ? Pour comprendre notre sujet, pensons un instant à un monde où tout le nécessaire serait aussi abondant que l'air : nourriture, maisons, électricité, vêtements, etc... Aurait-on

besoin de travailler ? Non. Le travail est propre à un monde de rareté. Il est l'intermédiaire qui arrache la matière et la transforme pour la faire combler nos besoins. C'est donc une dépense d'énergie, un effort pour transformer la matière du monde en bien qui vient satisfaire un besoin quelconque. On a donc une ambivalence de la valeur : à la fois quelque chose de positif, comme richesse réelle et tangible, comme produit (point auquel s'arrêtent les libéraux). Mais la valeur a en réalité aussi un versant négatif, dominant, qui est la valeur comme rareté, comme négation de l'abondance.

Y a-t-il un marché de l'air qu'on respire ? Non, sauf cas particulier, pas de loi de l'offre et de la demande pour ce qui est abondant, et donc gratuit. La preuve en est (à la fois terrible et presque risible), qu'en Chine, on vend aux riches habitants des bonbonnes d'air frais non-pollué diffusé en intérieur. Preuve que le concept de prix, de travail, ou d'achat et donc d'économie n'existe qu'en situation de rareté, voire de pénurie. Ici, d'air pur et frais à cause de la terrible pollution de l'air dans les villes chinoises.

Nous voyons donc que le travail n'a rien de naturel, et c'est même un fait récent dans l'histoire humaine. On sait que les tribus primitives vivaient dans une forme d'abondance naturelle

(nourriture, eau). Ils n'avaient donc pas besoin de domestiquer l'environnement (ou d'autres êtres vivants, y compris l'homme), par le travail pour subsister. Dans la mythologie gréco-romaine, ou dans la bible, le travail est vu comme une damnation par rapport à une époque reculée exempte de travail (âge d'or).



L'âge d'or, dans la mythologie, est considérée comme la première époque, parfaite, sans travail ni guerres. Dans l'antiquité, le travail était méprisé. L'oisiveté (otium) signifiait tout autre chose : étude, loisir, arts et philosophie.

Mais une fois l'humanité "mise au travail" (sujet à débat quant aux causes qui en sont responsables), on observe l'apparition progressive de l'appropriation et de l'accumulation, la première forme de capitalisme. Et en particulier l'accumulation sous forme de "travail mort", c'est à dire les outils et les machines. Mais aussi l'accumulation d'idées, de concepts et de processus de productions. Apparaît ainsi avec le travail, dès le début : les forces productives. Les machines

produisent et sont aussi à la fois des produits elles-mêmes. Le travail de production ou de perfectionnement des machines est donc ce travail "mort", du capital.

« Le travail n'a rien de naturel, et c'est même un fait récent dans l'histoire humaine »

L'accumulation et le perfectionnement toujours croissant des forces productives est un phénomène naturel du capitalisme. On ne se contente pas de produire. Dans un marché, il faut aussi vendre. La baisse des coûts que promet toute optimisation technologique permet pour l'entreprise qui la réalise d'augmenter ses marges. Car les travailleurs sont remplacés par des machines. Et donc dans ce jeu concurrentiel, l'innovation productiviste est un impératif de survie économique (et non pas un choix maléfique comme se l'imaginent les réactionnaires partisans du "retour en arrière" du bon vieux temps).

2. Les secteurs où se forme la valeur, exploitation et contradictions fondamentales

On constate que tous les secteurs ne sont pas touchés de la même manière par ce recul du travail humain. Ainsi l'agriculture a été le premier secteur touché, libérant de la main d'œuvre pour l'industrie en ville. Qui à son tour a décliné pour donner les salariés du bureau, qui à leur tour, etc. Avec à chaque transition des couches de chômeurs qui s'entassent, produit naturel de ce jeu de chaises musicales. En effet aucun secteur ne peut réembaucher totalement pour la simple et bonne raison que ce nouveau secteur devra nécessairement se concentrer sur ce que le travail humain peut encore apporter par rapport à la machine, et cet espace est de plus en plus étroit. Sans compter les problèmes de qualification-reconversion qui ajoutent au chômage structurel un chômage latent et conjoncturel non négligeable et inévitable.

En fait les besoins progressent moins vite que les forces productives. Le capitalisme peine à créer de nouveaux besoins autrement qu'en détruisant l'abondance de certains secteurs. Pour saisir cela, il faut comprendre le concept de surproduction structurelle, qui est naturelle dans tout système

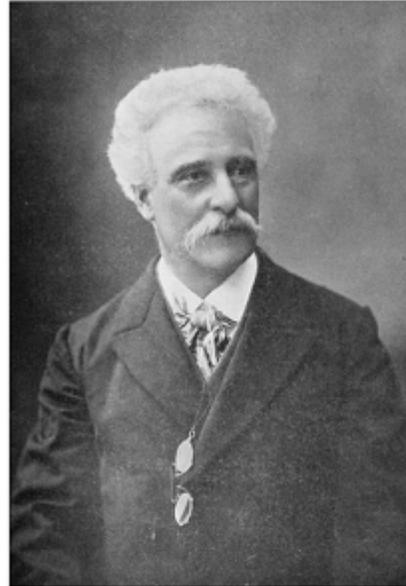
capitaliste à partir d'un stade assez avancé (ce qui est déjà le cas de la majeure partie des pays capitalistes depuis des décennies voire plus). Ce concept de surproduction structurelle nécessite tout d'abord de rappeler que le principe de l'exploitation capitaliste, c'est extorquer une plus-value sur le travail humain, c'est à dire qu'un travailleur n'est jamais payé au prix réel de son travail, toujours bien en-dessous. La différence entre ces deux prix s'appelle la plus-value. Plus-value sans laquelle évidemment aucun bénéfice ne serait fait par l'entreprise. Or nous avons montré tout à l'heure que toute valeur vient du travail uniquement (et que c'est sa raison d'être). De là nous pouvons conclure : les capitalistes voient de façon bornée l'économie, du point de vue micro-économique, ils ont une vision commerciale tronquée. Si on regarde globalement, on s'aperçoit que les capitalistes retirent de l'économie une plus-value, qui sort donc de la consommation, or c'est la consommation des produits qui est censée permettre d'acheter les produits des capitalistes. On a donc un "trou", quelque part de l'argent manque pour consommer tout ce qui est produit, et c'est l'une des contradictions principales du capitalisme. Bien sur on nous rétorquera que les capitalistes eux-mêmes consomment, mais ces sommes

sont infimes et ne pourraient être plus importantes. L'essentiel de la plus-value extorquée sert à verser des rentes aux propriétaires de l'entreprise (que ce soient des actionnaires ou simplement le patron dans le cas d'entreprises moyennes). L'accumulation du capital comme fin en soi, dans la concurrence entre capitalistes, entre en contradiction avec l'idée que tout l'argent pourrait être réinvesti dans l'économie. La crise de surproduction est donc inévitable.

« On a donc un "trou", quelque part de l'argent manque pour consommer tout ce qui est produit »

Nous verrons plus tard quelles stratégies ont été mises en place pour contrer les crises de surproduction (notamment l'endettement massif). Mais d'autres stratégies peuvent consister à recréer des besoins. Notamment l'obsolescence programmée, signe que le capitalisme devient parasitaire et nuisible inéluctablement. L'obsolescence programmée des biens de consommation vise à sauver de leur disparition des marchés entiers et à maintenir en place par tous les moyens la pyramide du système, au-delà de sa date de péremption naturelle. La création de besoins est le principal problème du capitalisme

et pour cela il faut comprendre la nature ambivalente de la valeur (voir la partie I).



Paul Lafargue, marxiste français de la fin du 19ème siècle, a fourni un critique de l'économie très en avance sur son temps.

Paul Lafargue, en 1880 déjà, écrivait son pamphlet *Le droit à la paresse*, adressé aux « prolétaires abrutis par le dogme du travail, ne comprenant pas que le surtravail qu'ils se sont infligé pendant le temps de prétendue prospérité est la cause de leur misère présente ».

Il dit, non sans ironie : « Dans nos départements lainiers, on effiloche les chiffons souillés et à demi pourris, on en fait des draps dits de renaissance, qui durent ce que durent les promesses électorales; à Lyon, au lieu de laisser à la fibre soyeuse sa simplicité et sa souplesse naturelle, on la surcharge de sels minéraux qui, en lui ajoutant du poids, la rendent friable et de peu d'usage. Tous nos produits sont adultérés pour en

faciliter l'écoulement et en abrégé l'existence. Notre époque sera appelée l'âge de la falsification, comme les premières époques de l'humanité ont reçu les noms d'âge de pierre, d'âge de bronze, du caractère de leur production. Des ignorants accusent de fraude nos pieux industriels, tandis qu'en réalité la pensée qui les anime est de fournir du travail aux ouvriers, qui ne peuvent se résigner à vivre les bras croisés. Ces falsifications, qui ont pour unique mobile un sentiment humanitaire, mais qui rapportent de superbes profits aux fabricants qui les pratiquent, si elles sont désastreuses pour la qualité des marchandises, si elles sont une source intarissable de gaspillage du travail humain, prouvent la philanthropique ingéniosité des bourgeois et l'horrible perversion des ouvriers qui, pour assouvir leur vice de travail, obligent les industriels à étouffer les cris de leur conscience et à violer même les lois de l'honnêteté commerciale.

Et cependant, en dépit de la surproduction de marchandises, en dépit des falsifications industrielles, les ouvriers encombrant le marché innombrablement, implorant: du travail! du travail! Leur surabondance devrait les obliger à refréner leur passion; au contraire, elle la porte au paroxysme. »
[1]

3. Taux de profit et secteurs de croissance

Nous en arrivons donc au concept génial de Marx : la baisse tendancielle du taux de profit. A

mesure que les forces productives (donc le capital) s'accroît, la part de travail humain diminue. Or dans le capitalisme, la base de tout profit est l'exploitation du travail humain et la réalisation d'une plus-value, le travail non-payé. Quand une entreprise robotise sa production, de son point de vue à elle, le profit augmente, elle prend des parts de marchés à ses concurrents, etc. Mais une fois que toutes les entreprises se sont mises au diapason, nous revenons à la situation de départ. A ceci près que des travailleurs ont été exclus du circuit et donc globalement le taux de profit a baissé (seul le travail humain génère du profit, le travail des machines est du travail passé, du travail "mort").

« Dans le capitalisme, la base de tout profit est l'exploitation du travail humain et la réalisation d'une plus-value, le travail non-payé »

Dans cette situation, par une illusion d'optique, le travailleur semble devenir un "parasite" en trop, une surpopulation relative. En fait le capitalisme tend juste à automatiser complètement l'appareil productif, ce qui justement crée une situation d'abondance où le travail (et non pas le travailleur) mais aussi l'argent, deviennent "en trop" et

nuisibles, inutiles en somme.



Ci-dessus, une usine robotisée, symbole de la fin du travail manuel. Mais la robotisation s'applique aussi aux postes plus intellectuels, avec l'apparition des intelligences artificielles, des logiciels. N'en déplaise aux premiers concernés qui nient avec force la capacité des ordinateurs à les remplacer !

On a donc de ce fait un chômage voué à augmenter et une classe laborieuse en constant déclin, avec des sauts à chaque révolution "industrielle". Les couches de travailleurs sont seulement recyclées en partie dans de nouveaux secteurs où les machines ne sont pas encore assez développées pour remplacer le travail humain. Mais à long terme, la machine gagne. Il suffit de voir les progrès énormes présents et à venir dans : la mécanisation, la robotique, les algorithmes, l'intelligence artificielle, etc. A terme, aucun emploi ne sera épargné, pas même celui de ceux qui conçoivent ou réparent logiciels et machines ! On a donc un besoin de travailleurs toujours plus qualifiés mais moins nombreux. D'où une concurrence folle sur le marché du travail et

du diplôme (concurrence absurde et suicidaire à long terme pour tous les fous qui s'y précipitent, terrorisés par l'idée de déclassement, pourtant naturel et donc inévitable).

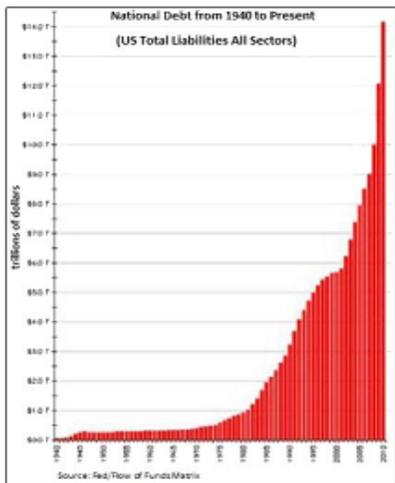
Dans ce contexte, si on ajoute les disparités dans l'ordre des transitions démographiques, le développement inégal des forces productives à l'échelle mondiale. On a l'impression (mais l'impression seulement) que nos emplois sont justes "délocalisés" alors que non. Ils disparaissent. Quand 100 emplois sont délocalisés, on peut espérer à terme, peut-être 10 emplois relocalisés, rarement plus. En Tunisie ou au Cambodge par exemple, nos 100 emplois délocalisés ne donneront pas 100 emplois mais peut-être 80, le reste sera fait par des machines. Et au retour, la déperdition est plus grande encore, étant donné que le degré de machinisation doit être très important pour arriver à battre la concurrence des pays émergents, d'où les quelques emplois relocalisés, sur un si grand nombre délocalisés à la base. Le ratio est implacable.

« La marque principale du capitalisme moderne, sa vraie tendance de fond, c'est l'automatisation de la production »

Si on regarde la dynamique démographique mondiale, on voit qu'à long terme la population va stagner voire légèrement baisser (quand tous les pays auront fait leur transition démographique). La demande mondiale va donc subir un déclin qui va aggraver les contradictions du système au point de nous plonger dans une crise économique sans fin (autre que la fin du capitalisme) et ultra-violente. Et cela d'ici à quelques décennies.

4. La dette, l'état et l'effondrement actuel

Bien sur, sur des périodes aussi longues, il est évident que le capitalisme oppose une résistance à son déclin, que ce soit l'obsolescence programmée, la mutation en impérialisme, etc. Mais la stratégie la plus complète est la dette.



Dette publique américaine de 1940 à 2010 : on constate aisément la courbe exponentielle.

La dette, c'est du capital qui n'existe pas encore, mais qu'on accepte donc quand même pour la valeur qu'il aura, et donc qu'il a tant que ce futur n'est pas compromis. La dette est tout à fait interchangeable avec de l'argent (d'ailleurs 90% de l'argent qui circule aujourd'hui est de la dette), les billets eux-mêmes étaient à la base une forme de dette de la banque envers son détenteur (en échange d'or).

Un excellent moyen de mettre les problèmes sous le tapis, c'est de les étaler dans le temps, de remettre à demain (et pourtant ils reviendront demain en pire).

Comment conjurer la surproduction structurelle du capitalisme ? En donnant aux gens les moyens d'acheter aujourd'hui avec l'argent de demain. C'est ainsi que plus la crise s'aggrave, plus on prête de l'argent facilement. Non seulement pour "remettre de la croissance", mais aussi pour rembourser la dette, exponentielle, du fait des taux d'intérêts cumulés dans le temps. La dette est donc irremboursable. Au point qu'aujourd'hui 90% de l'argent en circulation n'est qu'un titre de dette. Ces bulles de dettes semblaient "exploser périodiquement" mais non. On l'a vu après la crise de 2008, les banques centrales ont maintenu le système en vie avec des doses

très importantes de crédit gratuit, de rachats de titres, voire de taux d'intérêts négatifs actuellement ! C'est en fait le signe que le système est mort ou sur le point de mourir.

Nous allons donc vers des bouleversements majeurs. Le communisme n'a pas été compris et accepté comme suite logique de l'histoire. La classe moyenne et la bourgeoisie cherchent bien des solutions désespérées : salaire à vie, revenu universel garanti, etc. Mais il n'y a là qu'escroquerie. Le travail disparaît et le communisme est plus que jamais urgent mais la conscience des masses retarde extrêmement sur la situation. Les gens ne comprennent pas. Ils veulent du travail, ils ne sont pas à la hauteur de l'histoire. En particulier dans nos pays occidentaux pourrissants. La suite est pourtant inéluctable : ou bien le communisme, ou bien le pourrissement, la guerre, l'absurdité, etc. On a en effet un système qui abolit la rareté mais qui ne peut exister qu'en situation de rareté : son propre mouvement en avant l'abolit donc de fait et seule la violence extrême est son va-tout pour se maintenir malgré l'évidence qu'il est mort et dépassé.

5. Rapports de classe du futur

Nous avons jusque là esquissé les tendances du capitalisme et la crise contemporaine. Voyons maintenant quel paysage social se profile lentement mais sûrement. A l'heure où l'on prétend mener une activité révolutionnaire sérieuse, il ne serait pas sérieux de nier l'évolution du monde. Comme le font si bien nos amis d'extrême gauche, anarchistes, trotskystes, populistes, spontanéistes, etc.

La marque principale du capitalisme moderne, sa vraie tendance de fond, c'est l'automatisation de la production. Avec une tectonique des secteurs d'activité. Nous pouvons, de toute notre analyse, tirer quelques conclusions :

1- La classe moyenne (des pays impérialistes en déclin comme la France), c'est à dire la petite bourgeoisie classique (artisans, commerçants, petit patrons, etc.), mais aussi et surtout la classe moyenne salariée (essentiellement du tertiaire) à laquelle s'ajoute sans problème une grande partie des fonctionnaires, des paysans, de la classe ouvrière, largement intégrés au système. Tout cela a commencé à disparaître, disparaît ou va disparaître plus ou moins complètement.

2- Le chômage, naturel dans le

capitalisme (mais aussi utile comme armée de réserve du capital) va exploser, alors même que vont entrer sur le marché du travail : des immigrés et travailleurs détachés, des jeunes de plus en plus jeunes (sous la forme de contrats d'apprentissages, de stages ou de bénévolat, de travail dissimulé), et des vieux de plus en plus vieux (à cause de la fin des retraites par cotisation).

3- Le secteur d'avenir du capitalisme concerne les secteurs de pointe très qualifiés où la main d'œuvre sera nombreuse (car grosse concurrence sur le marché du diplôme), et donc mal payée. Les secteurs suivants sont concernés : informatique, robotique, génétique, assurances, industrie militaire de pointe, et d'autres.



4- Une grande partie de la population sera donc dans un nouveau statut. Les allocations chômage vont disparaître car les états surendettés sont sur le point de s'effondrer. On aura donc des chômeurs globalement livrés à la charité qui prendra le relais. Divers formes "d'auto-

entrepreneuriat" ou d'activités semi-légalement occuperont en partie cette part de la population : trafics, prostitution ou toutes les formes de travaux peu qualifiés pas encore concurrençables par la machine (mais qui seront très vite menacés, comme uber, avec les voitures auto-conduites).

5- On aura donc de fait une disparition de toutes les protections sociales, une liberté accrue quant à la nature des contrats de travail (c'est à dire faire travailler n'importe qui, n'importe où, n'importe quand pour produire n'importe quoi, et pour n'importe quel salaire).

De ce paysage social nous pouvons dresser également un paysage plus global de la société de demain : les villes vont éclater littéralement car les gens n'auront plus les moyens de vivre en centre ville ou même en banlieue (phénomène déjà en partie observable). De fait nous aurons donc, avec l'affaiblissement de l'état, le passage à des milices privées (sociétés de sécurité ou mercenaires), qui n'attendent qu'une chose, l'appel d'offres pour le marché public de la sécurité. On aura donc une fracturation du territoire et une fissuration des villes dans lesquelles vont s'infiltrer mafias et squatteurs. Des villes dans les villes vont littéralement surgir de nulle part tandis qu'une partie de la population va s'exiler dans des villes plus petites (moins chères),

voire à la campagne. Ce que l'option du travail à distance permet en théorie pour certains emplois. En revanche pour la majorité de la population, les contrats de travail très courts imposeront une mobilité croissante, d'où l'émergence de véritables "bidonvilles" où s'entasseront les millions de personnes sans logement qui travaillent ou non.



Une bidonville dans Paris, prototype des habitations du futur, y compris parfois pour les personnes ayant un travail. On aura toutefois à l'avenir de vrais quartiers organisés avec des habitations loin d'être archaïques qui vont pousser partout.

On aura donc à faire à une situation bien plus propice (objectivement) à une action révolutionnaire. Le désemplois en cours provoque des résistances non pas révolutionnaires, mais réactionnaires (même et surtout sous couvert de progressisme), de la part d'une classe moyenne mourante. Il serait donc tout à fait logique pour nous,

communistes, de hâter les transformations en cours plutôt que de s'y opposer stérilement, comme le fait toute l'extrême gauche en ce moment. Suivre l'extrême gauche désespérée dans sa résistance inutile, c'est comme essayer de rayer un diamant avec une tige en bois.

[1] : Le droit à la Paresse (III. Ce qui suit la surproduction), Paul Lafargue, 1880, https://www.marxists.org/francais/lafargue/works/1880/00/lafargue_18800000.htm

Les pays semi-impérialistes semi-compradore

Dans l'impérialisme, stade suprême du capitalisme, écrit en pleine première guerre mondiale, Lénine exposait l'une de ses thèses les plus importantes : l'impérialisme. Malheureusement, sa mort et les problèmes spécifiques à l'union soviétique qui ont suivi ont mis fin à la réflexion sur la question de l'impérialisme. Il convient aujourd'hui de mettre à jour en partie la pensée de Lénine et notamment des problèmes importants laissés sans solution qui, bien qu'ils aient rarement été identifiés, ont minés pour longtemps le communisme dans les pays capitalistes avancés comme la France.

1. Classification des pays

Nous partons donc ici d'une simple classification des pays, telle que la plupart des communistes l'acceptent. A savoir que le monde actuel est divisé entre d'une part une poignée de pays dominants qui s'accaparent des zones d'influence, c'est à dire les pays qui constituent l'autre partie du monde.

Nous avons donc d'un côté des pays impérialistes, et de l'autre des pays exploités. Du fait du développement inégal des forces productives, un certain nombre de pays (essentiellement l'Europe au début), s'est partagée le contrôle de sphères d'influence gigantesques.

« Une rente "coloniale" est tirée, et elle est à proprement parler, le socle matériel de cette domination »

Ce qui caractérise l'impérialisme n'est pas nécessairement une domination militaire ou coloniale (bien que le repartage entre puissance se fasse bien souvent par des interventions directes ou indirectes). Ce qui caractérise l'impérialisme, c'est l'exportation de capitaux provenant des métropoles impérialistes, vers les zones d'influence notamment. De ces capitaux investis, une rente "coloniale" est tirée, et elle est à proprement parler, le socle matériel de cette domination. Sa caractéristique fondamentale.

Ce qui caractérise les pays dominés, c'est leur situation de retard dans l'accumulation capitaliste (voire parfois l'absence totale de capitalisme initialement), et une situation de non souveraineté nationale. Ce qui se remarque notamment par le fait que les états en question sont dirigés par des

gouvernements à la solde des pays comme la France ou les États-Unis. Dans certains cas il peut également s'agir d'une occupation militaire directe. Mais dans la majeure partie des cas il s'agit de régimes comprador corrompus, ou de milices mafieuses qui gèrent le pays.

Mais s'arrêter à cette vision binaire du monde ne suffit pas, et il est plus qu'urgent de repenser des aspects de cette théorie.

Notamment parce que cette vision ne saurait être "figée" et l'histoire a montré que sans cesse le jeu des puissances changeait les rapports de force entre grandes métropoles impérialistes, d'une part. Que des pays initialement colonisés pouvaient aussi rejoindre le club des grandes puissance et forcer le repartage des sphères d'influence, d'autre part (Par exemple la Chine depuis 50 ans). Qu'enfin la vision binaire pays impérialistes - pays semi-coloniaux est fausse et ne permet pas de comprendre la situation française par exemple, qui nous intéresse particulièrement.

Nous allons donc introduire le concept de pays "semi-impérialistes semi-compradore"

2. Cas passés et comparaisons, limites

Pour bien comprendre ce qu'est un pays "semi-impérialiste semi-compradore". Peut-être un mot plus simple serait le bienvenu pour les désigner, pourquoi pas "impériadore" ? Nous parlerons donc de pays impériadores pour simplifier la lecture de l'article.

Un pays impériadore, c'est un pays qui est à la fois une métropole impérialiste, mais aussi un pays dominé dans la hiérarchie des puissance. Et pour mieux saisir de quoi il s'agit, nous allons regarder de près plusieurs exemples passés.

La Russie tsariste

Bien qu'en apparence empire chrétien fort, l'empire Russe était à la fin du 19ème siècle un pays entièrement soumis aux métropoles impérialistes européennes, notamment la France qui était un véritable usurier de la Russie. Mais pas seulement, de nombreuses industries étaient financées de l'étranger, notamment l'exploitation du pétrole d'Azerbaïdjan comme à Bakou, tenu par le baron Rothschild.

Et tout cela, tout en étant en même temps un empire qui écrasait sous son talon diverses nation conquises plus ou récemment (Baltes, Caucasiens,

pays d'Asie centrale, Polonais, et bien d'autres).

« L'histoire a montré que sans cesse le jeu des puissances changeait les rapports de force entre grandes métropoles impérialistes »

On a donc là un exemple de pays à la fois impérialiste, et à la fois compradore, le régime étant entièrement lié par des traités et des dettes envers les pays occidentaux impérialistes. Bien sur cet exemple est en partie exact car l'empire Russe est très différent des empires européens et américains. Au sens où la Russie impériale s'appuyait sur une continuité territoriale et une tentative de fédération multiethnique alors que les empires européens s'appuient sur une exploitation économique de pays souvent reculés et sans aucune structure politique commune. (Note : cette incompréhension a posé notamment le problème de l'URSS post-stalinienne, le mot "impérialisme" désignant ici deux formes de domination sensiblement différentes)



Ci-dessus, un titre de prêt fait par la France à la Russie d'une valeur de 200 roubles (1898).

L'Allemagne sous la république de Weimar

Un autre exemple de pays impérialiste est l'Allemagne défaite après la première guerre mondiale : l'Allemagne de la république de Weimar. Tout en restant une métropole impérialiste forte, grande exportatrice de capitaux, l'Allemagne était en même temps soumise à des réparations, une privation d'une partie de son territoire, son armée limitée (traité de Versailles). La France et l'Angleterre avaient alors réussi à contenir la volonté de repartage du monde exigée par l'Allemagne (déjà à la conférence de Berlin de Bismarck en 1874-1875).

On avait donc un gouvernement

globalement soumis aux intérêts de la France et de l'Angleterre, mais en même temps un impérialisme toujours existant bien qu'il ne s'appuie pas sur l'exploitation de colonies comme c'était le cas pour la France et l'Angleterre.

Nous reviendrons sur cet exemple de l'Allemagne et essayerons de montrer pourquoi l'incapacité à théoriser l'existence de pays semi-impérialistes semi-compradore a directement frayé la voie au fascisme.



Cette photo a été prise lors de la signature du traité de Versailles entre les grandes puissances impérialistes après la première guerre mondiale. On voit ici Clemenceau, qui représente la France. Dans la précipitation de la révolution bolchevique, les principaux belligérants européens avaient rapidement mis fin à la guerre. Mais ils ne comptaient pas moins mettre à genoux l'Allemagne, préparant les germes de la guerre suivante.

L'Italie de la même époque est aussi un exemple parallèle semblable sur de nombreux points.

La France depuis 1940

Avant 1940, la France était une puissance impérialiste tout court, première armée du monde, un empire aux quatre coins du monde. Mais la défaite a produit une situation similaire à l'Allemagne de la république de Weimar. La France est devenue alors un pays impériadore. Bien que soumise à l'Allemagne, elle continuait à disposer de ses colonies, d'une zone d'influence qui était sa chasse gardée, et même d'une flotte militaire importante. Mais elle était totalement aux ordres de l'état Allemand, payait des réparations, devait mettre à disposition son industrie, et aussi le potentiel humain (service du travail obligatoire, aujourd'hui on parlera plutôt de "mobilité" ou "d'ouverture à l'international").

Après la libération, la France n'est pas redevenue un pays impérialiste "tout court", en réalité la période 1943-1944 a vu quelque chose de très important se produire, quelque chose de fondamental pour comprendre la situation des pays impériadores : un changement d'alliance. La France est tout doucement passée dans le camp américain (et notamment par l'intermédiaire du général de Gaulle et de nombreux cadres du régime de Vichy).



L'amiral Darlan, farouche collaborateur avec l'occupant Allemand sous le régime de Vichy, qui s'est finalement rapproché des américains au moment de leur débarquement en Afrique du nord en 1943. Il incarne parfaitement la stratégie du changement d'alliance. Et il a finalement été mystérieusement tué, laissant la place à De Gaulle et à son projet de gouvernement provisoire.

Mais après 1944, la France est restée sous le giron américain (qui a de ce fait, simplement remplacé l'Allemagne comme superpuissance à servir). L'entrée dans l'OTAN, le plan Marshall ont concrétisé ce tournant pour mieux le consolider.

Bien sur la sortie de l'OTAN entre 1966 et 2007 semble indiquer que la France serait sortie du giron américain, ce qui n'est pas entièrement faux. En réalité rien ne condamne un pays impériadore à le rester (même si la tendance est inéluctable à long terme). Si la bourgeoisie de ce pays est suffisamment forte pour secouer les chaînes qui la retiennent ou pour former de

nouvelles alliances, alors le rapport de force peut basculer. Le fascisme fait partie de ce genre de mouvements, bien qu'il en soit un cas particulier (dans le cas d'une "menace intérieure" très forte).

Quand en 1966 la France sort de l'OTAN, c'est parce que l'URSS et les USA ont relâché la pression et que la France menait un programme pour se doter de la bombe atomique. La France a donc à cette époque pu apparaître à nouveau comme une puissance de premier plan, notamment en rapatriant son or. Alors que jusque là ses échecs conjoints avec l'Angleterre (notamment la décolonisation et le canal de Suez par exemple) semblaient indiquer une défaite totale. Mais les conditions et la volonté pour desserrer le joug américain ont été un temps réunies.

« L'incapacité à théoriser l'existence de pays semi-impérialistes semi-compradore a directement frayé la voie au

fascisme »

Si on peut dire que tendanciellement, un pays impérialiste décline après son apogée, le chemin qui mène au déclin total est sinueux, avec des hauts et des bas, des périodes plus ou moins compradores, et la période actuelle est riche

d'enseignements en la matière.

Il apparaît par exemple qu'aujourd'hui la France est de fait un pays impéridore, revenu dans l'OTAN en 2007. L'or français a été "confié" outre-atlantique et la France dispose d'un pré-carré post-colonial qui se rétrécit de plus en plus. La France a également peut-être la tentation d'un éventuel changement d'alliance vers la Russie.

3. Classe moyenne et opportunisme

Un autre aspect de l'impérialisme qui n'a pas été abordé jusque là, c'est la classe moyenne. Dans tous les pays impérialistes, la "rente coloniale" permet de créer des couches moyennes aisées, des services publics et un état providence, des salaires élevés, des infrastructures, etc. Tout un mode de vie petit bourgeois organisé autour des secteurs d'activité propres aux métropoles impérialistes avancées (jusqu'à maintenant c'était essentiellement le secteur tertiaire, mais cela va changer, voir l'article L'avenir du travail : constats et stratégie).

Dans ce contexte, un pays impérialiste fort est capable de corrompre de larges couches de la population, aussi bien la petite bourgeoisie, que les fonctionnaires, les étudiants, les

salariés, la classe ouvrière et des pans entiers de la population. Ils disposent d'infrastructures et de biens de consommation, d'un mode de vie petit bourgeois, souvent d'épargne, parfois de patrimoine.

« Un pays impérialiste fort est capable de corrompre de larges couches de la population »

Tout cela, le mouvement communiste l'a rarement analysé, bien que Marx, Engels et Lénine aient abordé ce sujet à plusieurs reprises. Tout cela est essentiel si on veut comprendre ce qui se passe aujourd'hui en France.

Nous voyons bien que nous avons d'un côté une classe moyenne que l'impérialisme crée, et d'autre part ce même impérialisme qui décline et se mute en pays "impériadore", qui perd alors les moyens de maintenir en vie sa classe moyenne et ses secteurs protégés.

Dans son mouvement donc, la classe moyenne des pays impérialiste est secouée par la valse des rapports de force mondiaux (que nos amis socialistes réformistes petits bourgeois appellent naïvement "mondialisation"). Si un pays impérialiste se dégrade en pays

impériadore, la classe moyenne est la première touchée. Elle est la première à voir ses acquis sociaux être liquidés, partir en fumée, ses infrastructures être laissées à l'abandon, l'état se décomposer, etc. C'est ce mouvement qui mène à un sursaut réactionnaire et bien souvent social-impérialiste (et c'est parfois assumé, parfois non).



Tout cela est analysé dans le précédent numéro (Pourquoi l'extrême gauche va dans le mur).

C'est l'incompréhension de la nature impérialiste ET compradore de certains pays qui a aveuglé les communistes pendant des années, les rendant incapables tout simplement d'adopter par exemple une position juste vis à vis du traité de Versailles (pour les communistes Allemands), frayant ainsi la voie au fascisme. Bien que l'analyse ait fini par devenir implicite, il était alors trop tard pour agir en conséquence.

En revanche à l'heure actuelle on ne peut pas parler de danger fasciste en France. Notamment car le fascisme constitue tout simplement le mouvement par lequel la bourgeoisie mobilise une partie du peuple pour mener une politique ouvertement impérialiste et réactionnaire. Le tout visant à rétablir l'hégémonie du pays en question et d'assurer ainsi l'existence confortable d'une classe moyenne et d'une bourgeoisie vivant dans un doux compromis de classe, sur barrage à la lutte de classe. Ce qui suppose donc une bourgeoisie forte et un prolétariat fort.

« La classe moyenne des pays impérialiste est secouée par la valse des rapports de force

mondiaux »»

Or aujourd'hui nous avons en France exactement l'inverse : une bourgeoisie faible et un prolétariat faible. Il n'y a pas de "menace bolchevique" imminente, ni d'armée rouge aux frontières du pays. Il y a en fait une décomposition lente et violente de l'état, de ses institutions, de ses infrastructures, de la classe moyenne qui réagit de façon désespérée. Nous allons donc plutôt vers un reflux politique, de vaines tentatives inutiles de ressusciter le compromis social passé, face à une marche

implacable de l'austérité et des réformes inévitables (A moins que la France revienne dans le top 3 des nations ce qui est fort peu probable vu l'émergence implacable du monde asiatique et la pression des états-unis, prêts à sacrifier les pays européens pour garder quelques années de plus la tête en dehors de l'eau).

« les pays impérialistes trouvent des solutions temporaires, notamment le regroupement de leurs forces »

C'est un processus inévitable et tout à fait inconnu jusqu'alors. Il est tout à fait inédit, il n'a eu lieu nulle part jusqu'à présent, c'est un fait nouveau et qu'il faut donc traiter avec un regard neuf, des concepts neufs.

Penchons-nous donc maintenant sur les perspectives futures.

4. Perspectives

Nous voyons que face à leur déclin, les pays impérialistes trouvent des solutions temporaires, notamment le regroupement de leurs forces. Ainsi les "états-unis d'Europe", étaient déjà dénoncés par Lénine comme une tentative réactionnaire de résister au déclin. A plus grande échelle, le

traité transatlantique (TAFTA) qui est en négociation secrètes depuis plusieurs années, si ce n'est plus, vise à créer un espace de libre échange entre l'Europe et les États-Unis, auquel il faudra bien sur ajouter le traité transpacifique entre l'Amérique du nord, des pays d'Asie du sud est comme le Vietnam et l'Australie. Le tout pour concurrencer le bloc montant des BRICS (bien qu'il ait du plomb dans l'aile vu les violentes attaques économiques sur les prix des matières premières, première source de revenus pour certains de ces pays). On constate également une tendance qui consiste à utiliser l'islamisme comme force armée mercenaire externe, et également comme force de manipulation interne (des attentats commis en vue de servir tel ou tel pouvoir en place).



L'union européenne, 4ème reich ?

On a donc bien une mise en place d'alliances, toujours les pays impérialistes finissent par former des blocs, comme la triple alliance face à la triple entente, ou les "alliés" et l'axe, ou encore

l'arrangement actuel qu'on peut observer se faire lentement. Bien sûr comme ces alliances sont de fait négatives (en opposition à des adversaires), ils ne sauraient résister à l'épreuve du temps, et l'effondrement de l'union européenne par exemple, qui va de pair avec l'effondrement séparé de tous ses pays moteurs (France, Allemagne, Angleterre), tout cela est inéluctable.

Face à cette décomposition multiforme de "l'occident" et de ses métropoles impérialistes. Reste la perspective du sauve-qui-peut et du changement d'alliance. Ainsi l'UKIP britannique ne propose-t-il rien d'autre que de s'amarrer toujours plus fort au navire américain tandis que le front national en France ou d'autres partis proposent un revirement vers la Russie plutôt que les états-unis. Globalement on a donc deux tendances, celle qui veut maintenir une unité du bloc occidental pour parer la menace sino-russo-indienne, et celle qui la détruit (les états-unis eux-mêmes n'essaient-ils ne sont-ils pas en train d'aspirer tous les capitaux européens et du Japans avec leur politique monétaire agressive ?). En clair la leçon à tirer est que les états-unis n'ont pas les moyens de créer leur grand bloc et qu'ils vont être obligés de liquider leurs vassaux pour se sauver eux-mêmes. On peut donc penser que l'option du "sauve-qui-peut" a toutes les chances de l'emporter

dans nos métropoles européennes, encore très hésitantes sur ce sujet.

Quoi qu'il en soit, la dynamique économique, elle, reste implacable. Et il semble que de fait, la crise du système impérialiste mondiale conduise à une aggravation des contradictions entre les pays impérialistes et les pays impériadores. De fait nous voyons les pays comme la France, l'Allemagne, l'Italie, etc. devenir de plus en plus de véritables républiques bananières, leur politique propre leur échappant totalement.

Face à cette décomposition, il convient donc de poursuivre de le travail théorique, de formuler les concepts nécessaires pour appréhender le monde actuel. Sans cela, toutes les déviations opportunistes, de défense de l'impérialisme, cèleront notre sort. Au contraire, si une critique juste est formulée, si les tendances actuelles sont bien comprises, alors le combat contre l'opportunisme (qu'il soit de "droite" de "gauche" "d'extrême droite" ou "d'extrême gauche) en sera d'autant plus facilité.

Quoi qu'il en soit, l'effondrement des états, leur faillite est une question de temps, et à commencer par la France surendettée, prête à être liquidée. Ce qui se déroule est à proprement parler, un assaut en règle de la classe moyenne, une

reprise pure et simple des avantages donnés, et même nous le verrons bientôt, une confiscation des épargnes pour sauver les banques. Tout cela ne manquera pas d'agiter grandement la politique des prochaines années et nous verrons alors comment la classe moyenne échouera, étape par étape, à se sauver elle-même. Étape indispensable pour que puissent émerger les conditions objectives de la révolution.

